

Kadaré : « La beauté ne peut pas sauver le monde »

Installé depuis 1990 à Paris où il a obtenu l'asile politique après avoir fui le régime de Tirana, Ismail Kadaré est souvent retourné dans sa patrie ces derniers mois. Le printemps albanais et les événements au Kosovo l'ont inspiré à la fois comme témoin et comme romancier (1). Écrit entre sa patrie d'accueil et sa patrie d'origine, *Froides fleurs d'avril* est le roman d'un homme qu'une œuvre accomplie n'a pas fait renoncer à déchiffrer le monde, même et surtout lorsque celui-ci apparaît indéchiffrable.

Propos recueillis
par Sébastien Lapaque

LE FIGARO LITTÉRAIRE. – Après *Il nous a fallu ce deuil pour nous retrouver, Journal de la guerre du Kosovo*, vous revenez au roman avec *Froides fleurs d'avril*. La fiction reste prioritaire dans votre inspiration ?

Ismail KADARÉ. – La fiction a toujours été prioritaire pour moi. C'est toute ma vie. Les écrits politiques ont pris place beaucoup plus tardivement dans mon œuvre. Ce sont deux mondes séparés, même s'il n'y a pas de contradiction entre eux. Les deux visions, celle du romancier et celle du témoin, se complètent. Mais la vraie liberté, c'est le roman, et mon énergie principale est pour la fiction. Mes livres de témoignages répondent à une obligation morale. L'Albanie est un petit pays, elle n'a pas la diplomatie traditionnelle. C'est à nous, écrivains, de la défendre. C'est un fardeau lourd et parfois triste. Mais on ne peut pas s'en délester.

Borgès pensait que les tyrannies avaient le mérite paradoxal d'obliger à inventer des métaphores. La suite de votre œuvre depuis *Le Général de l'armée morte* jusqu'à *Froides fleurs d'avril* ne montre-t-elle pas que vos métaphores sont indifférentes à l'environnement politique ?

J'ai souvent expliqué qu'il y avait un malentendu à croire

que l'usage de la fiction répondait à l'existence d'une tyrannie. Mais c'est un malentendu normal. Tout le monde pense toujours des choses à la fois compliquées et fausses à propos des écrivains. Et c'est peut-être mieux comme ça. Les écrivains ne sont pas capables d'expliquer ce qu'ils font. Lorsqu'ils parlent de leurs livres, ils sont obligés de simplifier les choses. Comment faire comprendre que la seule instance qui commande la littérature, c'est la liberté intérieure ? Cette liberté ne change pas en fonction des systèmes politiques, pas plus que la littérature qu'elle suscite. Sous un régime de parfaite liberté, j'aurais peut-être donné exactement les mêmes livres. Je

Mes livres de témoignages répondent à une obligation morale. Mais la vraie liberté, c'est le roman, et mon énergie principale est pour la fiction.

crois que j'aurais écrit *Le Palais des rêves* en liberté aussi bien qu'en esclavage. Je n'ai pas plus de courage à écrire maintenant qu'à écrire sous le règne d'un dictateur. C'est le même courage, la même inspiration, la même liberté intérieure. Voilà la beauté de la littérature.

Mark Gurbardhi, peintre et héros albanais de *Froides fleurs d'avril* vous ressemble-t-il lorsqu'il se propose de peindre la partie immergée de l'iceberg ?

Peut-être, mais il ne faut pas

entendre cette image au sens politique. La partie immergée de l'iceberg, ce n'est pas la dictature, c'est la condition humaine. *Froides fleurs d'avril* ne contient pas plus de dénonciation du système communiste que n'en contenait *Le Concert*, un roman écrit sous la dictature. Dans *Froides fleurs d'avril*, je suis triste, mais pas agressif. Il me semble même que je le suis moins que dans *Le Palais des rêves*, par exemple.

La permanence de votre inspiration se découvre dans votre usage des mythes, comme cette histoire de femme mariée à un serpent qui traverse *Froides fleurs d'avril*. Le mythe, c'est ce qui relie la tradition à la modernité ?

Les mythes sont partout dans le monde. L'humanité ne peut pas vivre sans eux, elle en crée de façon instinctive. C'est la forme des mythes qui change. Le mythe, c'est une simplification et une complication des choses. La mythologie est partout dans le langage hu-

main. Si on regarde une langue au microscope, qu'il s'agisse du français, du latin, d'une langue ancienne ou moderne, on se rend compte qu'au moins un tiers de la langue véhicule une héraldique cachée. Nous vivons avec les mythes sans toujours nous en rendre compte. C'est très difficile pour moi d'en parler. Je l'utilise de façon naturelle. C'est pourquoi je suis souvent très mal à l'aise avec les universitaires. Je suis contre cette manie de chercher partout des symboles ou des décodages de symboles. Les mythes sont parmi nous, ils sont dans notre vie, la possible surprise des choses inattendues.

A la dernière page de *Froides fleurs d'avril*, Mark Gurbardhi, habitué aux aberrations bureaucratiques de l'Etat socialiste albanais, est effrayé par l'intrusion du Conseil de l'Europe dans sa vie. Son effroi est-il le vôtre ?

Soyons clairs : je suis un Européen convaincu. Un Européen parfois désespéré mais convaincu. Le sauvetage des Balkans est venu de l'Europe. Sur l'Europe, je n'ai pas les illusions des naïfs, mais je l'accepte telle qu'elle est. Je peux avoir des réserves, être révolté parfois, mais je pense que l'Europe est l'avenir des Balkans.

Quant à *Froides fleurs d'avril*, c'est de la littérature. Les réalités qui s'y expriment ne sont pas celles d'un livre politique. En travaillant pour un avenir inconnu, j'oublie les nécessités contemporaines. J'écris pour le futur, pour les autres générations, que sais-je ? Ce n'est pas clair pour moi-même. Ce n'est ni moral, ni idéologique, ni politique. Un roman, c'est une parole adressée à un temps indéterminé, une parole libre qui perd ses repères avec la réalité.

Il ne peut donc pas y avoir de mensonge en littérature ?

Je ne crois pas. Plus la littérature monte dans les hauteurs, plus elle devient vraie, transparente et honnête.

Dans les zones supérieures, l'écrivain ne ment jamais.

Le Kosovo vous occupe depuis toujours. Vous en parlez déjà dans *Le Cortège de la noce s'est figé dans la glace* il y a vingt ans. Hier les Français n'auraient pas su placer le Kosovo sur une carte. Aujourd'hui ils en parlent tous les soirs à vingt heures. Comment jugez-vous le brouillage de la réalité qu'implique cette surexposition médiatique ?

C'est peut-être un passage obligatoire. Il y a eu un trou noir sur le Kosovo qui n'était

pas pardonnable pour l'Europe. Quarante ans de crimes ont été oubliés. La réalité du Kosovo avait pourtant quelque chose d'une tragédie humaine universelle. Voilà pourquoi il y a eu cet impact très fort des événements des derniers mois. Le Kosovo est une scène de théâtre où est apparue la réalité du crime, du mensonge et de l'indifférence.

Face à cette réalité, votre œuvre a abondamment montré que le recours de l'écrivain était la beauté. Vous croyez avec Dostoïevski qu'elle peut sauver le monde ?

La sauver ? Non, je ne crois pas. Je suis même désespéré

lorsque je songe au fait que des grands crimes du XX^e siècle ont été commis par des lettrés, des gens qui avaient été en contact avec la haute culture. On l'a encore vu ces dernières années en Yougoslavie. La beauté ne peut pas sauver le monde, elle peut seulement le rendre supportable.

(1) Fayard publie également le tome IX des Œuvres complètes de Kadaré.

Froides fleurs d'avril

d'Ismail Kadaré
traduit de l'albanais par J. Vrioni
Fayard, 98 F.



Ismail Kadaré : « Je suis un Européen convaincu. Un Européen parfois désespéré mais convaincu ». (Photo J.-J. Ceccarini/Le Figaro.)